

Rita Georg, notice.

Christophe Mirambeau

On ne sait que très peu de choses sur les origines et la vie de Mlle Rita Georg, *Operetta sängerin* dans le genre *Soubrette*. La reconstitution de son parcours biographique demeure très incomplet hors des créations auxquelles elle participa.

Née à Berlin le 11 juin 1900, elle est la fille de Lilly Georg, née Flohar et de Joseph Georg – des parents dont on ignore jusqu'aux dates de naissance et de décès. Rita est mentionnée au générique de *Das Gebot der Liebe* (Berlin, Ring-films GmbH) en 1919, film muet dont la vedette est l'actrice allemande Olga Engl. On la retrouve ensuite affichée à partir du 18 novembre 1920 au Berliner Theater pour la création de l'opérette *Die Spanische Nachtigall* de Léo Fall.

Elle s'installe à Vienne en 1925, et intègre la troupe du *Wiener Burgtheater*; elle y paraît en travesti en 1926 dans une revue signée du célèbre Karl Farkas, intitulée *Journal der Liebe*, et rejoint le *Wiener Stadttheater* pour la saison 1926/27.

Remarquée par Franz Lehár, Rita rentre à Berlin pour créer la Sonja de *Zarewisch* (*Deutschen Künstlertheater*, Berlin, 21.02.1927) aux côtés de Richard Tauber. Erik Charrell l'engage pour la saison suivante dans sa production du *Mikado* (Gilbert & Sullivan) au *Großen Schauspielhaus*. Une scène de salle de bain enchante le public berlinois – et déchaîne les foudres morales du journal parisien *La Croix*.

Elle crée également le rôle-titre d'*Evelyne*, de Bruno Granichstaedten au *Künstlertheater* avant de revenir à Vienne où incarne Mary Lloyd dans *Die Herzogin von Chicago* de Kalman la saison suivante au *Theater An der Wien* (5.04.1928) – une création dont le triomphe s'étale sur 372 représentations. Rita continue de brûler les planches de l'An der Wien avec la création autrichienne de la comédie musicale de Sacha Guitry et Oscar Straus *Mariette*, puis avec *Réclame !*, la nouvelle opérette à succès du compositeur Bruno Granichstaeten (28.02.1930). En 1931, Rita est à Leipzig pour la création de la nouvelle opérette de Paul Abraham : *Blüme von Hawaii* — l'un des grands succès du répertoire austro-hongrois.

La petite histoire voudrait qu'Alexandre Stavisky – le beau Sacha – qui désormais se fait appeler, afin que s'oublie plus facilement ses démêlés passés avec la justice, Monsieur Alexandre – a vraisemblablement connu Rita Georg à Vienne ou en Hongrie, à l'occasion du son montage d'escroquerie dite des *Optants Hongrois*. Stavisky s'est porté acquéreur en 1932 du bail du Théâtre de l'Empire – l'un des plus grands établissements parisiens en termes de jauge, spécialisé dans les spectacles de music-hall – à travers d'hommes de paille et autres sociétés écran. Lucien Brigon, co-directeur du Théâtre Michel, est nommé directeur de l'Empire, tandis que Henri Hayotte, habituel complice des montages douteux du beau Sacha, en est l'Administrateur général – et pour tout dire, le vrai directeur.

Il est décidé d'ouvrir l'Empire, maintenant destiné à l'opérette, avec une œuvre due à la plume de Leos Lajtaj créée à Budapest en 1931 (*Ófresége frakkja*) présentée à Paris sous le titre de *Katinka*. L'adaptation française a été signée par André Barde et Pierre Varenne. Edmond Roze en signe la mise-en-scène; Dranem, Adrien Lamy et Lyne Clevers sont engagés aux côtés de Rita Georg. La production est d'une richesse qu'on

n'avait plus vue à Paris depuis la crise de 1929 : de multiples et luxueux décors et costumes, 50 girls et boys, 30 choristes, 40 mannequins, et 50 musiciens dans la fosse d'orchestre. Le choix de l'œuvre fait sans doute écho à *l'Auberge du Cheval Blanc* de Ralph Benatzky, qui triomphe depuis octobre 32 à Mogador – l'opérette austro-hongroise est à la mode. C'en est trop pour Maurice Yvain, qui mène croisade en 1933 contre ces compositeurs étrangers qui viennent manger le pain des compositeurs français : Ralph Benatzky à Mogador, Sigmund Romberg au Châtelet où l'on joue *Nina Rosa*, et maintenant ce hongrois au Théâtre de l'Empire !

Stavisky a dépensé des sommes folles en publicité, la critique a été dûment arrosée. L'accueil est bien plus positif pour les interprètes et la production que pour la pièce elle-même, écrite dans le genre jazzo-viennois sans pourtant égaler Kalmàn, Abraham et autres Granichstaeden. Rita Georg est couverte de louanges. Émile Vuillermoz écrit dans les colonnes d'*Excelsior* le 24 février 33 : *La musique de M. Louis Lajtaj est parfaitement impersonnelle. Elle est écrite dans les meilleures traditions de l'opérette viennoise et a tout ce qu'il faut pour séduire les spectateurs qui redoutent l'originalité. Elle bénéficie d'une traduction orchestrale parfaite grâce à l'effort que le Théâtre de l'Empire a fait dans ce domaine comme dans tous les autres. La distribution nous a permis d'applaudir une divette viennoise remplie des plus rares qualités. Mlle Rita Georg est une très séduisante personne, à la voix fine et agréable, qui chante et danse à ravir et qui possède une grâce naturelle, un charme et une distinction qui en font le type même de la divette moderne. Elle a été l'enchantement de cette soirée.*

Malgré tout l'argent dépensé pour monter et promouvoir *Katinka*, le public ne vient pas autant qu'il le faudrait pour soutenir les frais de l'ouvrage, lequel disparaît de l'affiche le 19 juin, après 116 représentations.

Rita en profite pour tourner aux côtés de Magdeleine Bérubet, Lyne Clevers et Maurice Rémy dans *La Crémaillère*, un moyen métrage (28') de Georges Root, qui sortira en 1934 comme 1^{ère} partie de séance.

La réouverture de l'Empire est programmée pour le 6 octobre 1933. Le bel Alexandre a fait plus fort encore. Rita Georg est la vedette d'une commande au plus célèbre compositeur austro-hongrois du moment, Ralph Benatzky. Son *Auberge du Cheval Blanc* a conquis l'Europe et bientôt l'Amérique. Rien moins que le célèbre dramaturge et scénariste Paul Nivoix pour écrire le livret, tandis que Saint-Granier signe les lyrics, le tout assorti d'une distribution de premier ordre, parmi laquelle le grand Dranem, le ténor de l'Opéra-Comique Charles Friant, le jeune premier José Novelo, le comédien André Dubosc ou l'actrice-chanteuse Germaine Duclos, très aimée du public parisien. Au lendemain de la première, Émile Vuillermoz rend compte de la soirée pour *Excelsior* : *[Cette pièce] aimable permet de promener le spectateur dans une petite ville d'Ecosse, sur la place du Marché, chez un écrivain public, dans une boutique de blanchisseuse, dans le château de Lord Canterbury, dans son parc, dans la campagne où il donne une chasse à courre, sur un lac glacé où l'on organise une splendide fête de patinage, dans le hall du château, pendant la nuit de Noël, sous un sapin illuminé, dans des forêts poétiques, dans la chambre de la danseuse, dans le bureau du lord et dans les brouillards de Londres.*

Et de tous côtés, à chaque instant, sortent tumultueusement des girls frénétiques, pendant qu'une troupe aguerrie circule d'un décor à l'autre ; On y rencontre, en effet, la délicieuse Rita Georg, type accompli de la divette d'opérette, chez qui tout est grâce, charme et sourire, et qui joue, chante et danse avec un brio incomparable ; notre grand Dranem dont chaque apparition est une joie et qui trouve le moyen d'égayer ce conte moral de la façon la plus imprévue par la forte personnalité de chacune de ses compositions ; (...) Charles Friant, qui, dans un rôle accessoire, fait éclater sa voix splendide avec un succès foudroyant (...). Les divertissements sont nombreux et bien réglés. La musique de Benatzky est de parfaite facture et deviendra vite populaire. (...) Très bien orchestrée pour une belle troupe instrumentale, tenue énergiquement en mains par M. Mahieux, cette partition fera rapidement son chemin dans le monde. Elle révèle d'ailleurs un métier inattaquable, et mérite le succès international qui l'attend. La mise en scène d'Edmond Roze et les décors et costumes de Vertès achèvent de donner à ce riche spectacle de sérieuses garanties de durée.

Prophétie qui jamais ne se réalisa, malgré le chœur de louange d'une critique parisienne qui s'ébaubit d'un spectacle au luxe inédit depuis le Krach. Le public ne vient pas. Le théâtre ferme, pour une raison inexplicée, entre le 8 et le 19 novembre, date à laquelle reprennent les représentations. Inexplicée ? Voire. La direction s'agite pour remplir le théâtre et les caisses. Une grande opération publicitaire est lancée : on invite gratuitement les spectateurs issus des « quartiers pauvres » parisiens, afin qu'ils viennent applaudir le spectacle. On espère dans le bouche à oreille pour relancer l'exploitation de l'opérette de Benatzky. Et puis, le scandale politique s'en mêle. Le 25 décembre, l'Affaire Stavisky éclate. Stavisky part se réfugier dans son chalet de Chamonix ; Hayotte, son fidèle complice et administrateur de l'Empire, s'enfuit avec la caisse du théâtre. L'Union des Artistes prend les choses en mains et gère les recettes pour payer les artistes. Le 8 janvier, Stavisky est retrouvé mort – suicidé ou assassiné – dans son chalet. Les 150 artistes de l'Empire sont laissés sur le carreau, le théâtre ferme, Deux sous de fleurs disparaît. Le scandale est à son comble. Rita Georg, que la rumeur dit très liée à Stavisky – sa présence comme vedette dans les deux seule productions « Stavisky » de l'Empire accréditent tous les ragots – s'enfuit vers Saint-Tropez, suivie de près par les inspecteurs de la Sûreté à qui elle fausse compagnie le 25 janvier pour regagner Vienne. Le nom de Rita est mêlé au scandale. Une nouvelle rumeur court la France : Rita Georg serait impliquée dans une affaire d'espionnage. On la soupçonne de travailler pour le compte des Nazis, avec pour complice la chanteuse Marianne Kupfer – créatrice originale de l'*Auberge du Cheval Blanc*, elle devait débiter dans la revue du Casino de Paris, mais son trop fort accent allemand l'en empêcha – afin de monter des cabarets « nazis » à Paris. La Sûreté prend ces nouvelles affabulations très au sérieux. Le 21 février, le journal Paris-Midi parvient à interviewer Rita :

Une des nouveautés de l'affaire Stavisky, c'est le rapport que la Sûreté vient d'adresser au juge d'instruction et où il est question d'une affaire d'espionnage.

- *Que venez-vous me raconter là ! nous dit ce matin au téléphone Mlle Rita Georg) qui nous avons demandé dans son hôtel de Vienne si il était vrai qu'elle avait fait la connaissance de d'une certaine Marianne Kupfer, qui serait l'envoyée d'un centre de propagande naziste (sic) pour fonder des cabarets de nuit à Paris et à Londres.*

- *Marianne Kupfer est Viennoise, je crois, ajoute Mlle Rita Georg ; il est normal qu'on m'ait vue, une fois ou deux, bavarder avec elle dans un bar de la rue du Colisée.*
- *Mais il paraît que vous voyiez souvent Marianne Kupfer en même temps que MM.Stavisky, Hayotte et Karl Bloch-Bauer.*
- *Karl Bloch-Bauer ? Ah oui ! Un ami à moi ! Mais c'est un monsieur qui n'a aucune importance.*
- *On dit qu'au moment où éclata l'affaire Stavisky, vous songiez, un peu ennuyée, à aller rejoindre Marianne Kupfer qui présentait un numéro de danse dans une boîte de nuit de Londres.*
- *Mais on me veut donc bien du mal. Il n'en a jamais été question. Je vous répète que Marianne Kupfer était une simple camarade de théâtre. Je suis d'ailleurs partie pour Saint-Tropez.*
- *On dit, excusez-moi, que M. D'Uhalt [le juge d'instruction de Bayonne, chargé de l'enquête de l'escroquerie Stavisky/Crédit Municipal de Bayonne] a l'intention de vous convoquer à Bayonne pour vous demander quelques explications sur tout cela. S'il le faisait ... ?*
- *J'irais à Bayonne, pourquoi pas ! Mais cette histoire de convocation est une pure invention des journalistes qui m'ennuient fort, excusez-moi à mon tour.*
- *Allez-vous venir à Paris, en tous cas ?*
- *Je suis en pourparlers avec le Wiener Theater pour venir en tournée. Il se peut que j'arrive la semaine prochaine.*

Cette interview est révélatrice tout à la fois de l'état d'esprit de l'actrice et des ramifications de l'affaire, qui l'éclaboussent.

Karl-David Bloch-Bauer n'est pas seulement un « monsieur sans importance ». Il s'agit de son futur mari. Issu d'une riche famille viennoise qui a fait fortune dans le sucre, il est le neveu bien aimé d'Adèle Bloch-Bauer, le modèle de *La Dame en Or* de Gustave Klimt. Rita tente ici d'écarter son cher et tendre des éclats de « l'Affaire », et minimise le nombre de ses contacts avec le bel Alexandre, car elle a été vue plusieurs fois, accompagnée de Karl David Bloch-Bauer à la table de Stavisky avec Hayotte, et, 2 jours avant la mort de l'escroc, dans un cabaret de nuit avec Marianne Kupfer. Mais les supputations de la presse et des enquêteurs vont bon train, cependant que Rita est en scène au *Theater An der Wien*, où elle reprend dès le mois de mars le rôle féminin principale de la nouvelle opérette de Paul Abraham, *Märchen im Grand-Hotel* (*La Grand-Duchesse et le garçon d'étage*)

Le 2 avril 1934, Rita et ses sept malles débarquent Gare de l'Est. Elle a été convoquée par le doyen des juges d'instruction afin de témoigner dans « l'Affaire ». Elle est accompagnée de son avocat et de Karl-David. On peut lire dans *Le Petit Journal* le 3 avril : *On sait que Rita Georg fut la vedette de la dernière opérette jouée à l'Empire avant la fermeture de cet établissement. Cette opérette fut subventionnée par Stavisky lui-même et on n'ignore pas, d'autre part, que Hayotte, le directeur de l'Empire, est actuellement sous les verrous à la « Villa Chagrin ».*

Rita Georg a parfaitement connu l'escroc et son complice lors de son dernier séjour à Paris ; elle a fréquemment dîné avec eux ; elle était au courant de leurs relations, elle

pouvait, par conséquent, fournir des précisions intéressantes pour la marche de l'enquête. (...) Elle est arrivée hier après-midi, à 15 heures, au Palais de Justice, accompagnée de son avocat-conseil. Vêtue d'un manteau noir, d'un chapeau vert, fort élégante, elle s'est présentée par la porte donnant sur le quai des Orfèvres, dans l'espoir de dépister les curieux et les photographes qui l'attendaient devant la porte du magistrat instructeur. (...)

Le Petit Journal rapporte l'entretien de Rita et du magistrat instructeur, M. Lapeyre :

- *J'ai connu Stavisky, a-t-elle dit, le soir de la première représentation de l'opérette Katinka. Il était accompagné de sa femme et je lui fus présenté par M. Hayotte, le directeur de l'Empire. Je l'ai revu par la suite cinq ou six fois dans différents restaurants et notamment dans un grand établissement du centre où la direction de l'Empire avait donné un dîner. Quant à Mme Stavisky, je ne l'ai vue en tout que deux fois. Comme je vous l'ai dit le soir de la première de Katinka ; une autre fois le soir de la première de Deux sous de fleurs. Je n'ai jamais vu Stavisky et sans femme dans leur appartement du Claridge.*

Rita Georg a expliqué encore qu'elle n'était venue à Paris que sur l'instance du directeur artistique de l'Empire et elle a protesté de la pureté de ses intentions :

- *Je suis désespérée, a-t-elle dit, que mon nom ait été trainé dans la boue. Je vis pour le théâtre et pour mon art. J'espère me réhabiliter dès à présent aux yeux des Parisiens. L'actrice a encore expliqué en détail au magistrat que était son emploi du temps à Paris. Très prise par les répétitions et l'entraînement, elle ne recevait, paraît-il, personne dans l'hôtel où elle était descendue.*

Rita rentre à Vienne après ce pénible moment sans être inquiétée plus avant, et poursuit les représentations de *La Grand-Duchesse* à l'*An der Wien*.

Elle intègre la troupe du Schauspielhaus de Zurich pour la saison 1935/36 ; un entrefilet dans la presse parisienne annonce le retour de Mlle Georg – que l'on prononce à la française, « Georges » – pour la saison 1936/37 dans une grande nouvelle opérette, mais ce projet, flou, se perd dans les limbes des potins de théâtre. Il semble que Rita ait également chanté à cette période à Nice, Riga et Stockholm.

C'est en 1937/38 que Rita retrouve le public parisien, aux Folies-Bergère, où elle paraît aux côtés de Damia dans *Folies en Fleurs*. La presse annonce le retour de Rita avec quelques précautionneuses et pudiques pincettes : *Nous reverrons aussi Rita Georg qui créa avec succès les opérettes à grand spectacle au Palace (sic), et d'une façon qui la désignait pour être l'animatrice d'une revue de music-hall, mais divers événements l'avaient éloignée pour un moment de la scène parisienne. (L'Homme Libre, 09.01.1937)* La divette berlinoise triomphe gentiment sur la scène du music-hall de la rue Richer. *Où irons-nous encore ? (...) Irons-nous dans ce paradis retrouvé où des couleurs de cartes postales se dorent, écrit Guy Laborde dans Le Temps (25.01.1938), se délivrant peu à peu de leur poncif, – et où, lassés de travailler à la chaîne, des filles rendent un hommage sensible. Notre mère Ève, tandis que Rita George que Paris n'avait pas vue depuis les grandes années de l'Empire demande « un peu de rêve et beaucoup d'amour » ? (...) Où n'irons-nous pas encore ? (...) Le caf'conc' de 1900 eût-il jamais d'aussi vives couleurs, un entrain tel, avec des divettes comme Viviane Gosset ou Rita Georg dont le gosier de gargarise aux valse anciennes ? (...) Et puis entre deux roucoules de Rita Georg, apparaît Damia.*

C'est à cette époque que se place une fausse information, relayée par le net, affirmant le mariage de Rita et Henri Varna – une extravagance à laquelle on ne peut ajouter foi.

Le 12 mars 1938, les troupes de la *Wehrmacht* rentrent dans Vienne. L'Anschluss va bouleverser, au sens propre, la vie de Rita. Elle ne peut plus rentrer à Vienne. De même qu'elle ne chantait plus en Allemagne depuis l'accession des Nazis au pouvoir en raison de sa judaïté, le retour en Autriche lui est interdit. Les sources biographiques qui nous permettent de dessiner Rita, déjà rares et parcellaires, se raréfient plus encore à partir 1938.

Après son séjour parisien et les représentations de *Folies en Fleurs*, Rita émigre aux Pays-Bas, et rejoint le *Theater der Prominenten* et la troupe de Willy Rosen. Willy Rosen, célèbre artiste et auteur du cabaret Berlinoïse, a quitté l'Allemagne à la proclamation du Reich Nazi. Son « théâtre des célébrités » est composée d'artistes qui, juifs tout comme lui, ont fui le régime Nazi. La compagnie est installée à Amsterdam depuis 1937 et propose des revues satiriques, signées Rosen - soigneusement expurgées de tout contenu politique - dont les hollandais sont friands. Le 10 mai 1940, les Nazis envahissent les Pays-Bas, et les juifs allemands et autrichiens sont de nouveau à la merci d'Hitler. La population hollandaise est solidaire de la communauté juive – une grève quasi-générale paralyse le pays pour protester contre le traitement subis par les juifs, grève réprimée par la force. Aussi, les autorités d'occupation autorisent-elles les artistes émigrés allemands et autrichiens à continuer leurs représentations de novembre 1941 à mai 1942. Cependant, seuls les juifs sont autorisés à assister aux spectacles. En juin 42, les juifs hollandais et émigrés sont enfermés dans le camp de transit de Westerbork, où les représentations se poursuivent, dans l'attente d'un départ pour Teresienstadt, Auschwitz ou Dachau. Le commandant SS du camp, Konrad Gemmeker, d'origine berlinoïse, est particulièrement mélomane et friand de spectacles... On sait que Rita Georg fut internée durant 4 mois. Par quel miracle fut-elle libérée ? On ne peut que se perdre en conjectures. Est-ce grâce à la bienveillance du commandant envers les artistes – il décidait qui devait « partir », et qui devait rester ou être protégé – ou encore, bénéficia-t-elle, comme la star de cabaret Berlinoïse Camilla Spira, d'un faux Certificat d'Aryanité ? Nul ne le sait. Elle fut en tous cas de nouveau libre en 1943.

Rita avait émigré seule. Son mari, Karl-David Bloch-Bauer avait rejoint l'Armée Tchèque dès l'Anschluss (la famille Bloch-Bauer était d'origine pragoïse, région où se situaient leurs usines de traitement du sucre, qu'ils dirigeaient depuis Vienne), puis l'Armée Tchèque en Angleterre. Il s'était vaillamment illustré durant le conflit et fut plusieurs fois décoré. Une fois la guerre terminée, il retrouva Rita. Après la libération de la Hollande, ils firent un court séjour à Vienne, avant d'émigrer tous deux en 1945 à Vancouver, au Canada. Vancouver n'était pas un choix aléatoire : Léopold Bloch-Bauer, frère de Karl-David, féru de chasse, avait avant-guerre découvert les grands espaces canadiens et chassé à l'envi sur ces terres ; c'était donc vers Vancouver qu'il avait choisi d'émigrer au lendemain de l'annexion de l'Autriche. Tous les Bloch-Bauer avaient en leur temps rallié Vancouver et reconstitué la famille – et avaient changé de nom. Sauf Karl-David, qui demeura Bloch-Bauer jusqu'à sa mort d'une leucémie en 1968. Rita, devenue officiellement Rita Bloch-Bauer disparut à son tour le 30 Novembre 1973, des suites d'une bronchopneumonie. On ne sait rien de la vie de Rita entre la Libération et son décès.